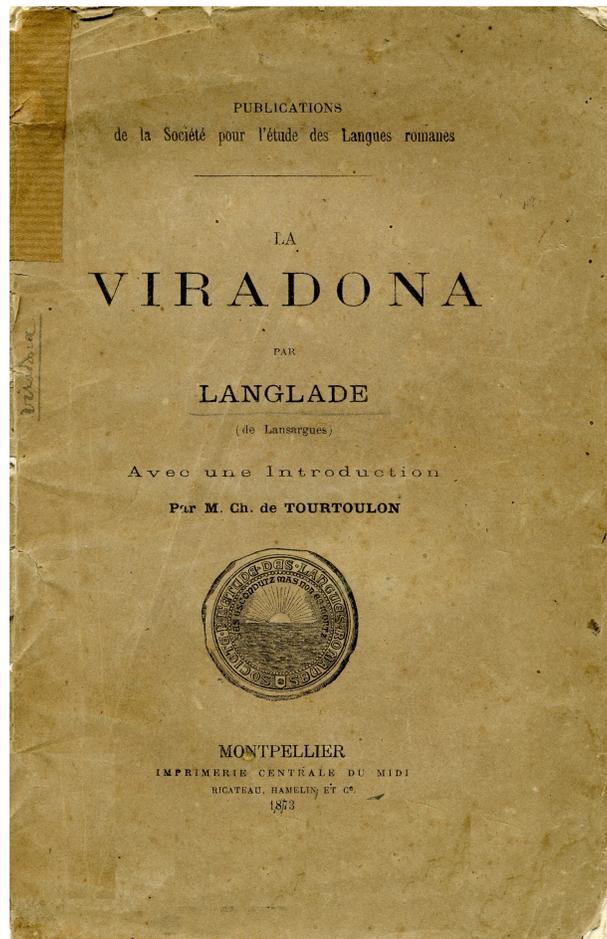


PUBLICATIONS
de la Société pour l'étude des Langues romanes

LA VIRADONA

LANGLADE
(de Lansargues)



MONTPELLIER
IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
RICATEAU, HAMELIN ET Cie

1873

INTRODUCTION

NOTE SUR UNE VARIÉTÉ DU SOUS-DIALECTE DE MONTPELLIER

Le petit poème *la Viradona*, dont nos lecteurs apprécieront le mérite, est l'œuvre d'un homme qui a reçu pour unique instruction littéraire les leçons de l'école primaire de son village.

Il est vrai que la maigre semence est tombée sur un sol fertile, et que le goût des lectures sérieuses a contribué à développer d'heureuses dispositions naturelles. Mais ces productions, en quelque sorte spontanées, de l'esprit et de la langue méridionale, n'en fournissent pas moins un argument sérieux à opposer aux adversaires des idiomes provinciaux. Jamais un habitant de nos campagnes, quelque bien doué qu'on le suppose, ne parviendra à penser avec cette netteté, à s'exprimer avec ce charme, dans une langue qui ne sera pas celle de son village, et qui ne s'adaptera pas à la description de la nature telle qu'il la voit et la sent.

L'idée d'eau qui coule, de courant, le laboureur, le berger, qui a observé des courants de physionomie diverse, — *courènt, rieu, regola, rajòu* (1), — éprouve le besoin de rendre chaque particularité par un mot distinct et non par une périphrase pédante.

(1) Rieu signifie à la fois le ruisseau considéré dans son ensemble et l'eau courante du ruisseau. *Regola* peut difficilement se traduire par *rigole*; ce dernier mot ne désigne guère que le lit artificiel d'un courant d'eau, et jamais l'eau elle-même.

Pour lui, *coulà, trescoulà, regoulà*, de même que *regardà, agachà, espinchà* et *espinchounà*, sont autant de nuances à chacune desquelles il faut un terme correspondant. Forcez-le à s'exprimer en français, il transportera dans la langue imposée des expressions et des tournures dont son esprit ne peut se passer, et qui varieront d'une province à l'autre suivant le sol, le climat, les mœurs et le caractère des habitants; vous aurez ainsi remplacé une langue riche, élégante et expressive, par du français corrompu. C'est pour arriver à ce beau résultat que certains instituteurs interdisent à leurs élèves l'usage de la langue d'oc, même hors de la classe. Il faut voir quelles tortures ces pauvres enfants infligent à leur cerveau et à la langue française, pour rendre les idées que, bon gré mal gré, leur esprit ne peut concevoir que dans l'idiome maternel! Ceux qui font à leurs compatriotes l'injure de les croire incapables de parler deux langues, la langue du foyer et la langue des affaires, et qui essayent de leur enlever le seul instrument dont ils sachent encore se servir pour exprimer leurs pensées, ceux-là sont des ennemis plus dangereux pour la langue française qu'ils corrompent que pour la langue d'oc qui leur résiste.

Ce qui nous console de ces inintelligences brevetées, c'est la sève, la verdure, l'originalité, que l'on rencontre dans certaines compositions villageoises.

M. Langlade a écrit dans la variété du sous-dialecte de Montpellier qui est parlée à Lansargues, bourg de 1,700 habitants, situé à 18 kilomètres E. du chef-lieu du département. Comme je l'ai déjà dit ailleurs, les variétés de sous-dialecte sont constituées, d'ordinaire, par des différences de prononciation qui, pour la plupart, ne doivent pas altérer l'orthographe. Il serait impossible, en effet, de tracer la ligne de démarcation de nuances qui se fondent l'une dans l'autre, à tel point qu'en certains endroits on peut constater deux prononciations différentes d'un même mot.

J'ai fait connaître, dans la *Revue des langues romanes* (t. Ier, p. 119), les principaux caractères du sous-dialecte de Montpellier, tel du moins qu'on le parle dans cette ville; la variété de Lansargues se distingue, dès l'abord, de ce type par une teinte déjà marquée de provençalisme. Ainsi l'*a* reparaît dans certains mots à la place de l'*e*: *sian, saren*, pour *sien, seren* (1). Il en est de même de certaines diphtongues; ex.: *aublidà*; Montp., *oublidà*; Prov., *óublidà*. Mais le trait caractéristique est une tendance à l'allongement des finales, qui fait que d'un côté l'*n* s'articule quelquefois à la fin des mots, tels que *rescoundoun, camin, vin*, etc., prononcés à Montpellier: *rescoundou, cami, vi*; tandis que, d'autre part, le *t* (2), le *e* et le *ch* finals, ne se font pas sentir: *passat, counegut, planet, trigoulet, enfantounet, venguèt, aubourèt, lach, nioch*, se prononcent *passà, counegu, plané, trigoulé, enfantouné, venguè, aubourè, la, nio*. Je n'oserais affirmer que ces finales deviennent longues, comme elles paraissent l'être en Provence; mais, s'il y a une différence de quantité entre le participe passé et l'infinitif de la première conjugaison, par exemple entre *aimà*, aimer, et *aimat* (pron. *aimà*), aimé, elle existe plutôt en théorie qu'en réalité. Je crois donc qu'il n'y a pas lieu de supprimer ces consonnes finales dans l'écriture, par la seule raison qu'elles ne se prononcent pas; mais je pense, d'un autre côté, qu'on peut admettre comme licence poétique la rime d'un infinitif avec un participe passé, qui, dans ce cas, s'écrira exceptionnellement sans *t*.

Du reste, à côté des formes provençales, nous trouvons les formes purement languedociennes; ex.: *capelou* et non *capeloun*.

(1) Les deux formes *sant* et *sent* (*sanctus*) sont également usitées. L'usage s'est introduit à Montpellier de donner, à l'imitation du français, une terminaison unique à tous les participes présents, quelle que soit la conjugaison; on dit *aiment, cantent*, au lieu de *aimant, cantant*. Les écrivains ont généralement évité ce barbarisme aujourd'hui naturalisé dans le langage parlé; mais dans la langue des campagnes, et en particulier dans la variété dont nous nous occupons ici, on distingue parfaitement les participes présents de la première conjugaison, qui doivent se former en *ant*, de ceux des autres conjugaisons, qui se terminent en *ent*.

(2) Le *t* final ne se fait pas sentir non plus après une consonne: *vist, aoust*, se prononcent: *vis, aous*.

De même pour la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif, où l'on ne fait pas sentir l'*n*: *traçoun, vènoun*; par: *traçou, vènou*.

Nous remarquerons encore qu'à Lansargues, de même qu'en Provence, l'*e* venant de *é* ou de *i* latin, en position, est grave: *Prouvènça, argènt, ardènt* (*Provincia, argentum, ardens*); que le *b* et le *v* ne se confondent pas; que le *g* devant *e* et *i* et le *j* sont beaucoup plus doux qu'à Montpellier et se distinguent du *ch*: jour, *laugèira, brassejant*, se prononcent à peu près comme *djour, laudjèira, brassedjant*; *achàs, chival, chagrin*, comme *atchàs, tchival, tchagrin*. On adoucit autant que possible les articulations *dj* et *tch*, sans que cependant la dernière se confonde jamais avec la première.

L'*r* se prononce très-nettement et n'a jamais le son empâté qui, dans certaines localités, le fait ressembler au *d*.

Les modifications que je viens d'énumérer ont été produites dans le langage de Lansargues par le voisinage du dialecte provençal. Mais voici deux caractères qui me semblent particuliers au pays, et dont je ne puis indiquer l'origine:

Le premier, c'est que l'*o* s'y affaiblit moins facilement en *ou* que dans d'autres variétés. Il est vrai que l'on constate déjà à Montpellier d'assez nombreuses exceptions aux règles de la transformation d'*o* en *ou* dans le provençal moderne (1). Par exemple, *o* persiste souvent avant la tonique: *tantossada, ourjolet, rajolet, tronada, lionchou*. Mais, à Lansargues et dans quelques villages des environs, cette répugnance pour l'altération de la voyelle *o* est bien plus marquée encore; bien des gens y disent: *longàs, encordat, grossi, crocut*; au lieu de *loungas, encourdat*, etc. Il paraît difficile d'attribuer cette disposition à l'influence du français, qui devrait se faire sentir plus directement à Montpellier que dans les campagnes environnantes. Toutes les fois que la forme *o* et la forme *ou* ont été également en usage pour le même mot, M. Langlade a préféré la dernière, comme plus conforme au génie de la langue d'oc.

(1) Voy., sur cette transformation, l'excellent travail de M. P. Meyer, intitulé: *Phonétique provençale, O. (Mémoires de la Société de linguistique de Paris.)*

Le deuxième caractère spécial à la variété qui nous occupe, c'est que *l* entre deux voyelles se redouble et se prononce à peu près comme le groupe *nl*: *drolle, dronle; brulla, brunlà; barullà, barunlà*.

Les autres observations relatives au sous-dialecte de Montpellier peuvent s'appliquer à la variété de Lansargues. Je les complèterai en signalant dans ce sous-dialecte l'existence de l'*l* mouillé au commencement de quelques mots: *lion, lionchou, lioc*, pron. *ion, ionchou, ioc* (à Lansargues, *io*). Je rappellerai ici, afin de faciliter la lecture des vers qui suivent, que l'*r* du conditionnel ne se prononce pas. On dit *sa-iè, di-iàs*, pour *sariè, dirilàs*. On a cru devoir écrire le son *iu* (prononcez *iou*) sous sa forme traditionnelle *ieu*, bien qu'il y ait divergence d'opinions sur ce point.

CH. DE TOURTOULON.

LA VIRADONA

Nosto cèu blu, noste terraire,
Soun pèr nous-autre un paradis.
(MISTRAL, *lou Cant di Felibre.*)

I

Dins lou baissau de la coustièira,
Au pèd de la richa perièira
Ounte traçoun lou Maravèls (1)
Pèr basti palais e castèls;
Dau roc ounte l'escouda dinda
Ie sourdis una font tant linda
Que, vista d'amount en aval,
Diriàs un grand got de cristal.
De Sant-Ginièis las jouinas filhas,
Siègue en ivèr, dins sas mantilhas, (2)
Siègue l'estieu, à la calou,
Couifadas d'un blanc capelou,

(1) Pierre de qualité supérieure de Saint-Geniès.

(2) Manteau à capuchon, en usage dans les environs de Montpellier.

Toujours gaias e fricaudetas,
Lou sourire sus las bouquetas,
Chaca matin — se Dieus hou vòu —
Van aqui roumpli soun ourjòu.
D'una man laugèira e sens pena
Cabussoun la rusta cadena
D'un vihè, (1) naut couma un gigant,
Que rena e crida en brassejant.
De l'aiga frescamen tirada
Tetoun una bona lampada,
Dins la font s'espinchoun un pau,
Pioi, plan-plan, prenoun lou draiau.
Souvent lous jouines amouresses,

Couma toujours prou vergounouses,
Quand es pèr se dire quicon,
De rescoundoun van à la font.
La jouina filha — achàs la rusa! —
Pren soun ourjòu pèr desencusa.
Vous dirai pas à quau s'en pren
Se la nioch pèr fes lous surpren.

(1) On appelle *vihè* en langue d'oc — et l'on a traduit ici par levier — une machine rustique servant à puiser de l'eau. Le *vihè* se compose d'une longue perche faisant bascule sur un tronc d'arbre. A l'une des extrémités de la perche est suspendu un seau, à l'autre extrémité une grosse pierre qui sert de contrepoids.

Que voulès! estènt à l'oumbreta,
Bèu drollas e jouina filheta,
Qu'on a sege ans, qu'on s'aima bèn...
Ai! que passa vite lou tèms!
Chagrin, trigos, soucis, tristessa,
Aublidàs tout, bella jouinessa...
Quand de moun tèms seres venguts,
La nioch vous surprendrà pas pus.
Mès, se perdès de souvenença
Lous juramens de la jouvènça,
Pèr tant ingrats que devenguès,
Oh! jamais noun oublierès
La font e soun umbra tant bona,
Que chacun aima, que tout prona,
Qu'as vièls fai gau, qu'as jouines plai...
Aqui la Viradona jai.

II

Es aqui que jai dedins sa bressola,
Es aqui que nais; mès dins la regola,
Ai! couma pigreja e s'envai planet!
Pèr ma fe, diriàs un enfantounet
Que tout-escasseta es sourtit de muda.
Quand à sous penous la força es venguda,
Lou gàubi ie pren de s'en anà soul;
De sa maire alor bandis lou ginoul...
Mès à chaca pas s'abrounca, trantalha,
Agroupa sas mans contra la muralha;
Mouquet, regretant lou repaus dau brès,
Se tanca en virant la tèsta en arriès.
Ansinda, bèu rieu, fas à ta salida...

De que te retèn? Es-ti la manida
Qu'ai vist un matin davalant dau pioch
En resilha negra, apouloun de nioch,
Que t'a d'iols negrats couma d'agrunellas,
E que, pèr toussi las longas trenellas
De soun péu floucat, lusènt, imourous,
Dins toun linde avenc chaucha sous detous?

Regrètes belèu lou garrut traçaire,
Que tusta ailamount de long e de caire,
Dau matin au vèspre, en toutas sesouns,
Derroucant perpins, bougets e cairouns; (1)
Que vèn aiçaval à la caumagnassa
Emé soun flascas mudat de bourrassa;
Qu'en sermant soun vin negre e capitous,
Dins toun rajolet mescla lous degouts
Que soun front relènt de-longa escampilha.
S'acò soul te tèn, pos segui ta via.
Bota, n'en veiràs belèu mai qu'en-naut
De poulits mourrets que te faran gau.
Ie veiràs tambèn lou ruste trimaire
Gimblat sus lou tal, lou coutre (2) e l'araire.
Milhou, vers Sent-Jan, lous jouines gavots,
Escapant voulams, bandissent esclops,
Au cop de miejour, quand lou blad s'espoussa,
Lous veiràs veni toutes d'una escoussa
Pourtant sus lou col doulhous e barraus;

(1) Pierres de différentes dimensions.

(2) Espèce de charrue.

E pioi à l'oumbreta, en péu e descaus,
Veiràs lous gouiats, chacun sa gouiada,
Dansant la gavota e la bourelhada.
Tout acò veiràs, e 'ncara ben mai.
S'es pas la beutat que t'arresta anlai,
Ni mai lou brassiè, de qu'es que te brida?
Auriès-ti pòu d'èstre aval engoulida
Pèr la fendasclassa ou lou caraven
Badant, alterat que be-talamen?
Cregnes-ti l'arrèst de quauca peissièira,
Ou que la rasclausa e la martulhèira
Desviroun toun aiga à l'aise ou pèr saut
Dins lou recantoun d'un proufound agau,
Pèr te fa passà dins l'estrecha trapa
Qu'un mouliniè pigre à lesé destapa,
E boumbi, brusent à flac grumejous,

Sus lou vièl roudan d'un moulin poussous?
Pèr acò toun aiga es pas destinada,
E de ta salida au founs de la prada
N'as pas res à cregne, o moun paure rieu,
Res que lou brausent alé de l'estieu.

III

Avant! camina e regoula à grand èrsa!
Te veja-aici trempassant la traversa
Qu'autant que tus d'un pau mais comta d'ans.
Lous ditatous e lous consous roumans
D'aquel draiau n'avièn fach la grand via
Que seguissièn, de Rouma en Iberia,
Lous capouliès de sas grandas legiouns.
Se capitant dins las caudas sesouns,
Centuriouns, souldats e caps d'armada,
En bivacant sus ta douga embaumada,
Bevièn toun aiga embé tant de furou
Que te metièn presque à l'assecadou.

IV

As vist mai-que-mai lous anciens Galezes,
Longa-mai avant que d'estre Franceses,
Plens de foga, ardits, parant pas à pas
La Gaula, sous dieus e sas libertats.
Detràs lous roucas qu'esquichoun ta rasa,
Defendièn tant ben toun estrecha gasa,
Que lous qu'an fach testa à tant de naciouns
Toumbavoun aqui pèr renga à moulouns;
E toun aiga linda, e sana, e clarina,
Se tenchava lèu coulou de sanguina,
Gourgoulhant en miech d'orres bastardèls
De chivals matats, d'omes en moussèls.
As encara vist la longassa tièira
D'omes encourdats couma bestia en fièira,
Encadenats, muts, sombres, l'aire inquiet.
O paure Galés! paure prisouniè!
Lous as vist gasant toun aiga amistousa,
Saupejant sous cops, sa fàcia terrousa,
Toumbant sa lagrema en te benissènt,
Pèr lou cirque mai de força partènt.

V

E Charle-magne e soun armada franca,
Couma un vièl tau qu'an ferrejat dins l'anca,
L'as-ti pas vist fugissènt Rounçaval?
Passa à Beziès, Frountignan, Miraval,
Vei Magalouna e sa glèisa en rouïna.
De-l'oura-en-lai un pensamen lou mina.
Ni Mount-peliè, que n'èra alor qu'un mas,
E que pèr tèms sera lou grand Clapàs;
Ni soun bèu sòu couma se n'en vei gaire,
Ni soun sourel, res noun pot lou distraire.
Passa lou Lez au pont de Sustancioun,
Gafa ta gasa e, vers lou fièr Saissoun,
Soumbre, apensi, camina en grand despacha;
Couma toujours, l'acipa en mala-facha,
L'escrapouchina e refresca amoundaut
Sous rams passits dins nostre Miejournal.

VI

Aqueles guerriès brutes, sanguinouses,
De la douça pas enemics furieuses,
Que t'an trepilhat sens fà cas à tus,
Pèr lous vièls escrits nous soun couneguts.
Lous vesèn detràs lou floc, la fumada,
D'un endrech rasat, d'una vila usclada,
Bachuchats de sang das pès au galet...
Tus, dins aquel tèms, fas toun trigoulet:
Reviscoules flou, grel, fiolha, aubre, planta;
Abéures l'aucèl qu'au bord dau nis canta,
Mema quand, pèr fes, la fouliè te pren,
De toun gras limpun fumes lou terren.
Quand sus toun dougan, de-vers las garrigas,
Lou pastre çai ven embé sas beligas,
Ie trova subran l'oumbra e la frescou.
Ah! s'enchauta be, lou paure pastrou,
Que lou grèu poussé que l'avé rebala
Age poussejat jouta la cavala
Qu'empourtava anlai lou grand Scipioun...
Ai! ai! quanta escorna e quanta liçoun!
Proufitas-n'en dounc, bregouses destrucis,
Vautres Alemands, Franceses e Rùssis,
Hou vesès, la guerra es un grand baujun,
Lou renoum que dona es res que de fum!...

VII

Mès, tout en fasent la chamada,
Toun aiga vai èstre arrivada
A l'intrada dau grand planàs.
Te seguisse de tras-en-tras;
Vese tas ribas escartadas
Ajougnidas pèr dos arcadas.
Sus lou camin qu'es d'anivèl
Dau terren e dau parapèl,
Dous pareiats de longas rèlas,
De la vapou soustas fidèlas,
S'alongoun sus lou sòu pèirous
Couma de coulobres moustrous.
Tout-d'un-cop, à l'oura sounada,
La pensada es destressounada
Pèr lou sambroun e la bourjou
Qu'en barullant fai la vapou.
Diriàs que la mar se rebilha
En fora de l'auta mountilha
Que Dieus aubourèt tout-de-long,
Disènt: — Anarés pas pus lion.

Mès mai vai, mai fou bruch redoubla...
Bestiau d'avé, bouïna, coubla,
Preses d'un grand reboulimen,
N'ausissènt ni coumandamen,
Ni la cridada dau menaire,
Aupetoun pèr tout lou terraire.
La sauvagina, l'auceloun,
Dins l'aire ou vers lou rescoundoun
— Tant la terrou lous devaria —
A bel ime prenoun sa via,
De tout soun van, afalenats,
N'ausant pas espinchà detràs.
Mès la vapou!... De sa narrilha
Lou fum salis e s'escampilha!...
Diriàs que tout vai s'abissà...
Es en vista!... Vèn!... A passà!!!...
A passà couma la tronada.
Ai! quante van! quanta bramada!
Mema l'ome, soun creatou,
Se tanca, agantat de terrou!
E tus que siés tant minsourleta,
Qu'una mejana granoulheta
Te sauta d'un van sens bourlà,
Tus qu'à pena on vei trescoulà
Dins toun pichotet jas de grava.

Eh be! quand la vapou siblava,
Quand tout tramblava, tout-escas.
Tus soula, n'as ges fach de cas!
Pèr que te siès pas treboulida?...
— Es que, dins lou cous de ta vida,
N'as tant vist d'emboudenamens,
Brounzins, tremols, engrunamens!
As vist belèu sourdre de terra
Sant-Loup, lou Causse de la Serra; (1)
Quand lous rocs que te fan rampar
Bourlavoun dins la granda mar
E vesien madura lou date;
Quand lou serre vinous d'en Ate (2)
Mandava dins l'aire brausènt
De lamps de fioch mai trelusènt,
De rampeladas ben mai vivas
Que toutas las locomotivas

- (1) Montagne de l'Hérault.
(2) Volcan éteint.

E lous auts-fournèls reünits.
E tout acò, quand tus l'as vist,
L'ome èra encara un grand mistèri...
Saren toutes au cementèri,
D'astres se saran damoussats,
Qu'encara tus bresilharàs.

VII

Aici Valergues, bèu vilage;
Se miralha dins toun rajòu;
Es amagat dins lou fiolhage
Couma lou nis d'un roussignòu.

Dau castèl l'oumbrousa clausada
Vèn espinchounà sus toun gourg:
Es tant espessa, tant ramada,
Que fai la nioch à plan de jour.

De la terrassa on vei l'arcada
Que sousta lou pichot pountil,
Ounte toun aigueta esquichada
Fai ressounti soun dous bresil,

Dous bresil que la Valergola
De sa cansouneta groussis,
Quand passa ou que dins ta regola
Lava, bacella e retoussis.

E ploi, dins la plana infinida,
Das iols seguisse toun courrènt,
Quouri d'una granda expandida,
Quoura prim couma un fieu d'argènt.

IX

Viradona, siès ben noumada...
Se d'aquel noum t'an batejada,
Es que, de ta sourça aiçaval,
En passant la dona se vira,
S'arrèsta, s'espicha, t'admira:
De la bèutat siès lou miral!

Sariès encara mai poulida,
S'un jour d'autouna entre-foulida
Rasaves toun gourg de Crousé,
Ounte dins de baumas founsudas,
La Mort, em sas arpas croucudas,
Clava sa proia à soun lesé.

De l'immensa plana vinousa
Que toun courrènt crousa e recrousa
As davan tus lou majourau:
Lansargues, lou gros travaillaire;
Lansargues, lou gai festejaire;
Lansargues, riche e liberau.

Lansargue, aiçai passat las sègas,
Auis lou trepil de las ègas.
Dins sous baissaus, au mes de mai.
La dalha croussis dins lou fòurre,
E, quand aoust s'envai sens plòure,
I'a de vin, de vin que-noun-sai.

Lansargue! endrech de ma naissença,
Temon de ma folla jouvença,
De mous bèus jours desaparecuts,
T'aime, — que servis d'hou rescondre? —
Mès, bèu rieu, pode te respondre
Qu'es un pau pèr amor à tus.

Te quitère d'un cop de tèsta;
Lion de tus ai vist la tempèsta,
Ai trementit jout soun esfor.
De la fam ounbrenca e mourruda
Ai sentit la rusta mourduda,
Ai sentit l'alèn de la mort.

En trevant la sabla mouvènta
Das deserts de l'Africa ardènta,
Te siès moustrada bèn de fes
A moun idèia pantaïaira,
A travès la lionchou troumpaira,
Regoulant dins tous verds rausets.

Mès la fouliè destimbourelada,
Un pau pertout l'ai semenada:
Dins ma tèsta ara fai bèn siau.
Pioi, aici l'amour m'encadena:
L'amour de tus e de ma fenna,
Das enfantous e de l'oustau.

X

T'aime quand, de ploja couflada,
Fas trementi la vièlha arcada,
T'escampilhes, devapourada,
Pèr camp, pèr ortà, pèr camin,
Alin!

T'aime quand vese jouina filha,
Que dins soun cor l'amour bresilha,
S'engafà fins à la cavilha,
Pèr prene un ban fres dins toun rieu,
L'estieu.

T'aime quand la jouina fenneta,
A l'oumbra, plèga la fardeta
De soun prumiè nascut, que teta
Un sen roundelat pèr l'amour
Au tour.

T'aime quand dins la tantossada,
Sus lou bartàs de ta rasada,
S'adraca la fresca bugada
Lusènta couma un blanc ridèu
De nèu.

Ploure quand lou sourel dardalha
Dins ta maire que s'abadalha;
Tout-escas se vese ta draia
Nenquelida pèr las calous
D'aoust.

IX

Mola toun aiga! o mola! mola encara!
Sian dins la prada, e la mala-aiga amara
T'espèra aval dins l'immense caniè.
Revira-te de-vers Camp-Centeniè...
Mès no... vai, vai, seguis ta destinada:
Siègues palus, estang, plena, salada;
Au grat de l'oire, un bèu jour agandis
Ounte tout coumença, ounte tout finis.

Lansargues (Erau), lou sièis d'abrieu de 1873.

A. LANGLADA.

© CIEL d'Oc – Juliet 2011